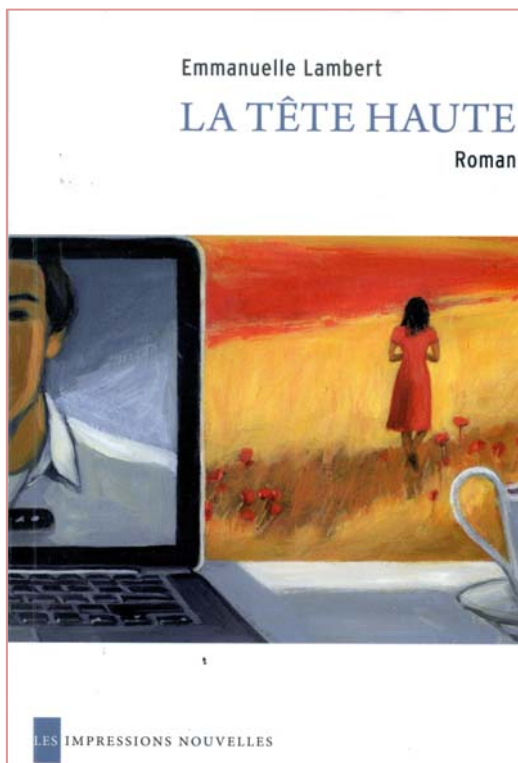


## Raconter sur commande la vie d'une femme

José María Fernández Cardo

*Universidad de Oviedo*

cardo@uniovi.es



*La tête haute*, publié en 2013 aux Impressions Nouvelles, est le deuxième roman d'Emmanuelle Lambert. En 2011, elle avait fait paraître son premier texte romanesque, *Une vie dans la mienne*, chez le même éditeur, et, auparavant, en 2009, son tout premier essai littéraire, un portrait à vocation biographique qui s'occupait d'un grand romancier décédé l'année précédente, Alain Robbe-Grillet: elle l'avait intitulé *Mon grand écrivain*.

Le nom de Robbe-Grillet pourrait, donc, sembler indissociable au commencement de son activité d'écrivaine. C'était à Caen, en février 2008, à l'occasion des obsèques du chef de file du « nouveau roman », qu'elle avait rencontré Benoît Peteers –critique, écrivain et cofondateur des Éditions Nouvelles–, qui l'aurait encouragée dans ses projets d'écriture littéraire. Jusqu'à cette date elle avait travaillé auprès de Catherine et d'Alain Robbe-Grillet, commis-

sionnée par l'IMEC (Institut des Mémoires de l'Édition Contemporaine) pour inventorier les archives de l'écrivain. Responsable à l'heure actuelle du fonds Robbe-Grillet à l'IMEC, Emmanuelle Lambert est peu à peu devenue, en dépit de sa jeunesse (elle est née en 1975), après la publication d'un nombre considérable de travaux remarquables, une critique incontournable dans les études contemporaines traitant le sujet « nouveau roman » ou « nouvelle

---

<sup>1</sup> Au sujet du roman d'Emmanuel Lambert, *La tête haute* (Bruxelles, les Éditions Nouvelles, coll. « Traverses », 2013, 128 p. ISBN : 978-2-87449-171-9).

autobiographie ». Mais, en dehors de ses travaux critiques, il s'agit d'une romancière qui domine son propre univers et qui fait preuve d'une grande maîtrise de la narration.

Assez tôt dans *La tête haute* le lecteur fera la connaissance d'un personnage bizarre, qui a été recruté en vue de mener à terme une sorte de pacte auquel on serait tenté de donner la qualification de scriptural: il s'appelle Jean, tout simplement ; il est un écrivain sans nom, son prénom étant suffisamment délavé, à quoi bon ajouter d'autres compléments onomastiques si sa singularité et sa présence, au moins au début, ne se justifient que par son métier ! À l'époque de son engagement, il était écrivain sans sujet ; devenu insomniaque, il consultait la nuit sur internet les annonces publiées dans leboncoin.fr et il en a trouvé une bien curieuse : « Très vieille dame cherche écrivain pour livre de sa vie », et c'est là que tout a commencé. La vieille femme s'appelle Betty, sans nom de famille non plus, même si son vrai prénom était Joséphine, de même que son frère, qu'on nomme Alfred mais qui s'appelait Henri. En revanche, du côté de la chronologie, le roman, dès la première ligne, exhibe un grand souci de précision, explicité à tout moment quand la temporalité du récit l'exige, ayant pour but l'introduction des différentes cellules narratives : « Ça commence par une date. Ici, le 7 juillet 1932, un jeudi ». Ici c'est Marseille, la date étant celle de l'arrivée en France de Betty depuis son Algérie natale, la date aussi de l'arrivée du bonheur marquant le début d'une histoire en quête d'identité.

Le travail de Jean est sollicité pour rendre l'histoire de la vie de cette vieille femme âgée de quatre-vingt-quinze ans, analphabète, persuadée que son « écrivain public » serait capable d'écrire son livre à elle, et non son livre à lui. D'un côté il y a le vécu, rapporté par elle tout au long de plusieurs conversations, le travail documentaire, si l'on veut, et de l'autre, chez l'auditeur-compositeur qu'est Jean, l'effort de construction d'un récit de vie en choisissant les moments forts, qui ne sont pas tout à fait les mêmes pour les deux interlocuteurs, exigeant, donc, un surplus d'interprétation de ce que Betty dit en vue de le rendre dans un texte dont les mots ne reproduiront pas les propos originaux. Le lecteur ne saura jamais si le livre de cette biographie a été réussi ou pas, il doit faire confiance aux propos des personnages de la famille de Betty qui ont exprimé leur satisfaction au sujet du travail qui avait été commandé. La narration romanesque se nourrit précisément d'un tel manque, qu'on ne cesse d'alimenter au cours du récit à travers les renseignements et les états d'âme d'un écrivain, dont la propre vie ne peut pas se soustraire à la contamination de celles des autres. Prendre des distances physiques, se déplacer en Italie le cas échéant, pour les besoins de la cause de sa compagne, Laura, a pu contribuer à l'accomplissement de la tâche entamée depuis un certain temps par l'écrivain.

Le va-et-vient spatio-temporel de la narration, errante dans des paysages aussi divers que Paris, Marseille, l'Italie ou l'Algérie natale de Betty, ne laisse pas de contribuer à la focalisation successive sur les divers personnages présents dans le récit, la plupart des femmes : Rosa, qui est une amie de jeunesse de Betty, sa belle-sœur, sa fille Micheline, sa petite fille Agathe, Sonia, remarque Jean, « trop de femmes. Un océan de femmes, une très vieille, une très jeune, une enfant, sa femme à lui, partout, toutes, avec leur lignée, leur destin, et tous

leurs seins, et toutes leurs jambes, et leurs cheveux et leurs ventres féconds, toutes leurs berceuses rauques racontant les temps perdus d'avant les mots » (p. 53), tandis que lui, l'écrivain, a affaire à un roman qui *dissonne*, placé dans la dépendance d'un sujet qui est une femme, la seule ayant le pouvoir de créer vraiment ; Betty le lui rappelle sans cesse : « Cinq enfants mon petit, vous vous rendez compte ? Cinq, mais ma mère, elle, elle en a eu huit ou neuf, je ne me souviens plus car il y a eu un jumeau mort quelque part, enfin, cinq c'est pas mal hein ? Vous n'avez pas d'enfant, vous ? Ah vous ne pouvez pas savoir, ce que c'est » (p. 53). À la fin du roman, datée le 15 août 2012, quelques mois après la mort de Betty, Jean se souvient de tout ce qu'elle lui racontait, maintenant, les yeux fermés, il vient de comprendre qu' « on voit les choses qu'on nous a dites plus qu'on ne les entend, car, dans le son de la voix qui persiste à l'oreille, la matière se fait jour » (p. 125) ; maintenant, pour lui, c'est le bruissement de la jupe de sa compagne, Laura, qui fredonne, elle aussi, maternellement, une berceuse...

À la fin, le lecteur comprend décidément le télémessage à long terme adressé à travers les propos paratextuels mis en exergue au début du livre, immédiatement après la dédicace, extraits de la chanson de Léo Ferré : avec le temps « On oublie le visage, et l'on oublie la voix ». Et pourtant, ce sera à travers les mots, à travers l'écriture, que la romancière, Emmanuelle Lambert, aurait réussi à restituer les bribes d'une vie et aurait récupéré un fragment du temps de la biographie familiale qu'elle était partie rechercher et qui renferme au moins trois générations de femmes. La dernière, représentée dans le roman par Agatha, témoigne la fin dans la société française de ce temps que l'auteure nommerait volontiers l'époque des « misérables » au sens hugolien, identifiable avec celui de Betty. Agatha a fait des études, aime danser, la musique et Jérôme, son jeune fiancé, qui à son tour aime écouter surtout les vieux disques...

*La tête haute* est un roman où la parole et son écoute viennent occuper le centre d'une scène mouvante qui souvent change d'émetteur, de registre et de lieu, un roman, qui parfois semblerait imprégné du style gidien, dont les nombreuses pièces, à la différence de la fausse monnaie, rendent un son authentique, dans lequel il ne sera pas exclu de percevoir les échos de l'émotion véritable et de suivre également le lent parcours de la libération des femmes tout au long de la période de l'entre-deux-guerres jusqu'à nos jours.